

La perquisition et l'arrestation ont lieu le 23 juin 1941. En six heures, l'affaire est pliée. Un travail de routine, mais tout le monde est sur les nerfs. La guerre a été déclarée depuis à peine vingt-quatre heures. Tandis que la forteresse de Brest résiste à la déferlante inouïe de la machinerie nazie, la capitale de l'Union soviétique est touchée par une vague de disparitions discrètes. Dans les appartements et les parcs, les universités et les commissariats du peuple, on tricote des espions à toute vitesse. Vu l'envergure de l'événement, les arrestations ne sont pas si nombreuses – tout juste mille soixante-dix-sept individus, en lesquels les autorités soviétiques vigilantes reconnaissent les espions, les trotskistes, les saboteurs bactériologiques et même les « autres », qu'un paragraphe consacré permet d'envoyer derrière les barreaux. Une quantité dérisoire, le sort de la plupart ayant été réglé dès 1937, où le seul soupçon de travailler pour la Pologne a condamné plus de cent mille personnes à être fusillées (très exactement : cent onze mille quatre-vingt-onze citoyens). Les effectifs réels des services de renseignement polonais comptent à peine deux cents agents dans le monde entier, mais tu

sais bien, ma douce, qu'en matière d'extermination nos services sont attentionnés et généreux.

« Mieux vaut trop de zèle que pas assez », commente l'un des tchékistes en renversant ma bibliothèque. C'est d'une telle vulgarité que mon appartement minuscule se met à régurgiter mes affaires, tandis que l'on me conduit à l'extérieur.

Ils confisquent un duplicata de livret militaire, mes carnets de notes (six exactement) et différentes lettres (au nombre de trente) pour les finalités de l'enquête. Les camarades Kozlov et Liaguine, en charge de la perquisition, s'intéressent particulièrement à des adresses et des numéros de téléphone répartis sur soixante-seize pages de carnet, à ma correspondance personnelle (près de deux cents pages) et à trois livres, sur la magie, les chtoundistes et le karma yoga.

Le soir même, ils me remettent à la prison interne du NKGB¹ où je suis pris en photo, interrogé pour les besoins d'un formulaire et privé de mes maigres affaires :

couette grise en laine – 1 pièce ;
draps en coton – 2 pièces ;
serviettes de bain – 2 pièces ;
taies d'oreiller – 2 pièces ;
mouchoirs – 6 pièces ;
chemises – 2 pièces ;
slip en coton – 1 pièce ;
chaussettes – 2 paires ;
brosse à dents – 1 pièce ;
savon – 1 morceau ;
serviette – 1 pièce.

C'est tout ce que j'ai réussi à emporter dans l'urgence, et qui ne me servira évidemment plus à rien.

1. Le NKGB était le Commissariat du peuple à la Sécurité d'État.
(Sauf mention contraire, les notes sont de la traductrice.)

Une fois dans la cellule, je ne me lamente pas, ne pleure pas et ne me tape pas la tête contre le mur. « Vous faites erreur ! » – non, je ne suis pas du genre à appeler les surveillants en clamant pareilles inepties. Au lieu de me répandre en manifestations émotionnelles triviales et inutiles, assis sur le sol froid, je dévisage sans grand intérêt le mouchard qui me couve.

- On va te fusiller ? demande-t-il, sans aucun tact.
- Non.
- Pourquoi pas ?
- Parce qu'on m'a confisqué six mouchoirs français mais qu'on m'a quand même fourni un drap soviétique...

La mort est mon premier souvenir d'enfance. Un jour, longtemps avant l'arrestation, j'avais écrit cette phrase dans l'un des carnets maintenant confisqués.

Tous les jours avec maman, quelle que soit notre destination, notre chemin traverse le cimetière du village. Parfois, maman s'arrête à côté d'une croix ; la plupart du temps, elle passe devant en accélérant le pas. Mais c'est inévitable : même quand nous devons nous rendre à l'autre bout de la ville, toutes les routes passent par le cimetière.

Après avoir appris à assembler les lettres pour former des mots, je suis abasourdi de découvrir une croix portant mon nom et mon prénom.

– Maman, c'est pour moi ? C'est là qu'on me mettra, quand je serai grand ?

– Mais non, mon grand bêta ! Nous t'avons appelé comme ça en mémoire de mon ancêtre enterré ici !...

Tous les jours, nous passons devant la tombe qui porte mon nom et je me promets de ne jamais mourir...

« Et essuie donc ce sang, s'il te plaît... » me dit maman, avec amour. Comme tu le sais, depuis tout petit, j'ai les vaisseaux fragiles.

Mon premier interrogatoire à Moscou se passe de façon comique et expéditive. L'enquêteur me souhaite un bon anniversaire en avance (c'est bientôt mes cinquante-cinq ans) et déclare avoir un espion face à lui, sans m'apprendre pour qui je travaille. Sans lever les yeux sur moi, après avoir entrouvert son classeur de bachelier encore mince et frêle, il claque la langue de manière démonstrative et ajoute seulement que Nesterenko¹ Piotr Ilitch tombe sous le coup de l'article 58, activité contre-révolutionnaire.

- Et alors ? dis-je tranquillement.
- Fai-tes-le sor-tir ! assène-t-il soudain.

Faux départ. On recommence.

Quatre mois durant, cette mise en scène absurde se répète encore et encore. L'enquêteur m'installe sur une chaise comme un lycéen, me sermonne d'un air grave et me pose des questions sans queue ni tête. « Qui ? Pourquoi ? Pour quoi faire ? » Ensuite, il tente de m'effrayer gratuitement, mais comme il manque de temps pour me torturer en bonne et due forme (des cas comme moi, il en a toute une garnison), il s'en acquitte de façon formelle et superficielle. Obligé d'admettre que je ne témoignerai pas contre moi-même, l'enquêteur soupire profondément plusieurs fois de suite, et ordonne de me faire sortir.

C'est bête, on patine.

L'enquêteur est furieux. La balle est dans mon camp. Aussi étrange que cela puisse paraître, en été et en automne 1941, la balance penche en ma faveur. Pour une fois, le temps est un allié. L'année 1937, dont mon enquêteur est si totalgique, appartient au passé. La

1. Le nom de famille « Nesterenko » pourrait être traduit par « L'ineffaçable ».

pseudo-institution judiciaire a été renouvelée : maintenant, il faut fournir des interrogatoires, ne serait-ce que pour la forme, et des témoignages, fussent-ils obtenus à coups de poing (mens et dégage). Ah, quel dommage, on ne peut plus juste me fusiller dans un coin. Entre les murs de la capitale assiégée, on attend un petit effort de la part du commissaire-enquêteur ; comme dans toute affaire soviétique, il faut appliquer la procédure, elle n'a certainement aucun sens, mais doit être suivie à la lettre. Cette personne inutile doit à tout prix déterrer quelque chose sur moi, n'importe quoi. Or le contexte est défavorable. Les Allemands sont aux portes de Moscou. Hitler donne l'ordre de livrer des uniformes de parade à ses soldats et alors que certains habitants de la capitale s'entraînent déjà à prononcer des bouts de phrases en allemand : « *Guten Tag!* », « *Wie ist Ihre Stimmung?* » et « *Heil Hitler!* », d'autres truffent les décharges de portraits de Lénine et Staline tout-puissants. La terre brunit car bientôt des documents brûleront et le fond sonore le plus répandu est désormais un craquement, non pas celui de la neige sous les pas, mais celui des cartes du Parti déchirées en hâte. Comment ne pas plaindre mon cher enquêteur ? Arracher d'indispensables aveux en d'aussi inconfortables circonstances est tout sauf simple.

– Qu'est-ce que t'as à être joyeux comme ça ? Tu ne comprends pas que les troupes se retireront bientôt et que les tchékistes nous exécuteront tous autant que nous sommes !

Le chacal craintif qui partage ma cellule me saute dessus, remue dans tous les sens en poussant des cris hystériques, puis se replie.

– Ils ne nous exécuteront pas...

– Pourquoi en es-tu si sûr ?!

– Parce que s'ils arrivent à prendre Moscou, les Allemands utiliseront nos cadavres à des fins de

propagande. Au début de la guerre, on ne peut se permettre de telles erreurs...

– Tu en es certain ?

Oui, parce que c'est exactement ce qu'ils feront à Lvov, par exemple. Après être entrés dans la ville, les nazis découvriront une prison jonchée de cadavres et au lieu de cacher l'horreur aux habitants, ils inviteront les familles. « Regardez, diront les nouveaux maîtres de la ville, voilà ce que les Rouges ont fait de vos pères, de vos frères et de vos fils en décampant. Choisissez maintenant de quel côté vous voulez combattre... »

Tout ça est parfaitement limpide. Les règles du jeu en temps de paix ne sont pas les mêmes qu'en temps de guerre. Il faut juste avoir de bonnes capacités d'adaptation et ne pas se décourager. Le chaos appelle le chaos mais, en règle générale, prédire le cours des choses n'est pas si difficile. La guerre n'a pas de logique et savoir cela aide déjà à la comprendre.

Quand, une nuit de septembre, on vient soudain me chercher dans ma cellule humide, c'est pour cela que je ne ressens pas le besoin de me mordre les lèvres ou de lisser les rares cheveux restant sur mon crâne bien dégarni par les dernières années. En guise d'adieu, je ne me remémore ni les feux du Bosphore (même si je le pourrais) ni ton menton pointu, ma douce. Je sais que je ne vais pas encore au casse-pipe et comme souvent dans ma vie, je n'ai pas tort...

DÉCLARATION

Ouverture d'enquête judiciaire

Saratov, le 17 septembre 1941

Je soussigné Perepelitsa, commissaire-enquêteur principal au sein du Groupe d'investigation de la 2^e section du NKVD d'URSS, lieutenant de la Sécurité d'État, j'ai examiné les éléments de l'affaire

N° 2716 visant l'accusé Nesterenko Piotr Ilitch et ai TROUVÉ :

Nesterenko P.I. a été arrêté à Moscou le 23/VI 1941 et accusé d'espionnage. Il a été convoyé dans la prison de Saratov.

Compte tenu de la nécessité d'investigations complémentaires, dans le sens des dispositions des articles 110 et 96 du code pénal d'URSS, je DÉCLARE :

L'ouverture de l'enquête N° 2716 visant Nesterenko Piotr Ilitch afin de poursuivre l'instruction judiciaire.

Commissaire-enquêteur principal
du Groupe d'investigation
de la 2^e section du NKVD d'URSS
Lieutenant de la Sécurité d'État
Perepelitsa

Tu l'auras compris, ma douce, me voilà soupçonné d'espionnage et brinquebalé deux semaines durant dans un wagon Stolypine en direction de Saratov. Les convoyeurs se bourrent la gueule, s'aboient dessus pour les sujets les plus antisoviétiques qui soient et fouillent mes affaires. Ces sales clébardes me donnent à peine de quoi bouffer.

Alors que les arrêts s'éternisent, à défaut d'autre occupation, je contemple les grilles qui m'évoquent des dièses de musique, tout en songeant à ma destinée.

« Es-tu certain d'avoir vécu ta vie comme il faut, mon petit vieux, si après cinquante-cinq ans à fouler le pavé, te voilà comprimé et brinquebalé dans cette chenille qui sillonne le pays pour te traîner au prochain interrogatoire ? As-tu bien exécuté ta partition, mon joli, si, à la fleur de l'âge, tu te retrouves à voyager dans ce train où tu entends non pas crépiter les bulles de champagne, mais le râle des derniers soupirs... ? »

Ces questions ne mènent évidemment nulle part. En vérité, elles ne me servent qu'à m'occuper et à arrêter de

penser à toi. Les deux semaines de trajet jusqu'à Saratov sont longues, la route est si épuisante et ennuyeuse.

– On dirait qu'ils ne se bilent pas trop pour nous, pas vrai ?

Un comique à la bouche édentée surgit soudain derrière une épaule et m'adresse la parole.

– Cette expédition, mon cher ami, ne diffère guère de ce qui se faisait pendant la guerre civile...

– Parce que t'es de chez les Blancs, c'est ça ?

– De chez les Gris...

– C'est quoi, ça ?

– Trop long à expliquer, vénérable camarade...

– Ça tombe bien, nous avons tout notre temps pour discuter...

– Eh bien, je vous propose que nous le passions en silence.

La prison de Saratov, surnommée « Titanic » à cause de sa forme, s'avère être une extension du wagon Stolypine qui a pris racine. Une taule comme une autre. Le matin, le gamelleur nous sert de l'eau chaude vaguement salée, à midi il distribue une bouillie où flotte une tête de poisson. Le soir, une lavasse de tomates vertes. Une fois par mois, avec un peu de chance, on vient nous verser un peu de sucre directement dans la main. À ces moments-là, en regardant mes paumes, j'imagine une steppe asséchée, que l'on saupoudre de neige.

Je sculpte un jeu d'échecs en mie de pain. Tous les trois jours, un trouduc me les pique et boulotte mes pions. L'un de mes compagnons de cellule se trouve être le célèbre botaniste Vavilov¹ et c'est lui que je soupçonne

1. Nikolai Vavilov était un botaniste et généticien russe, fondateur de l'Institut pansoviétique de culture des plantes en 1926, qui abrite alors la plus grande collection mondiale de semences. Dénoncé par Lyssenko, il est arrêté en 1940 et meurt de dystrophie dans la prison de Saratov trois ans plus tard.

en premier. Se cacher derrière un grand nom est facile. Vavilov passe ses journées à tourner en rond en marmonnant que son arrestation est de la faute de Lyssenko¹. Comme si ça avait encore la moindre importance. Parfois, l'illustre chercheur soviétique s'interrompt et, dans ces moments, il s'adonne à sa noble tâche d'édification des consciences, nous éclairant de ses lumières dont personne n'a que faire :

– Si nous tentons de penser notre époque, démarre-t-il, nous voyons bien, mes camarades, qu'en dépit de nos efforts nous manquons de temps pour élever les masses populaires ! Tout comme nous ne parvenons pas à ensemer tous les champs, nous n'arrivons pas encore (!) à faire éclore l'homme nouveau. Malgré les obstacles et les difficultés, les hommes naissent toujours plus nombreux mais la proportion de citoyens cultivés n'évolue guère. Par conséquent, le fossé entre les gens cultivés et les ignorants se creuse. Si nous continuons ainsi, nous nous apercevrons un jour que notre seule culture commune est celle de la mauvaise herbe !

– Ça ne fait rien, la guerre la fauchera ! entend-on depuis les bat-flancs du haut.

J'écoute avec un sourire au coin des lèvres. Tu sais bien, ma douce, que les jongleurs de métaphores ne sont pas précisément ce qui me dérange. Chacun s'accroche à ce qu'il peut, évidemment. Ce pauvre crevard me fait même un peu de peine. Peu probable qu'il sorte d'ici un jour. L'universitaire mourra sûrement de faim dans ce trou et la seule chose sur laquelle il pourra peut-être encore compter, c'est la rue d'à côté. Dans une éternité, quand

1. Trofim Lyssenko était un technicien agricole à l'origine d'une théorie génétique pseudo-scientifique, érigée au rang de doctrine officielle en URSS. Rejetant la théorie de l'hérédité, il a fait croire qu'il était possible de démultiplier la production agricole en agissant sur les conditions du milieu, une théorie séduisante mais scientifiquement fausse.

les fautes du Parti auront été reconnues, elle portera son nom. Va savoir pourquoi, d'ailleurs.

« Si je suis d'humeur, me dis-je, je te confierai, mon brave, de quel engrais on nourrit vraiment cette terre. »

En attendant, je t'embrasse en pensée, chasse les bribes de français, de turc, de polonais et de bulgare qui encombrant ma tête et m'attelle à l'apprentissage d'une nouvelle langue :

Âme – Icône

Bonbon – Sucre

Calbèche – Tête

Deuil – Danger

Feuilles – Argent

Laver – Contrebande

Morgue – Séchoir

Après avoir mémorisé les mots les plus indispensables à ma nouvelle vie, je ferme les yeux et m'apprête à m'endormir, mais avant d'avoir pu accomplir ce projet, on me convoque pour mon premier interrogatoire à Saratov.

Premier interrogatoire

À peine entré dans la cellule sombre, je renifle et un sourire se dessine sur mon visage. Oui oui, crois-moi, c'est vraiment ce qui se passe ! Impossible de me retenir, je pouffe malgré moi. Mon commissaire-enquêteur n'a même pas trente ans. Visage lisse et poupon, un vrai petit pionnier. Pavel Andreïevitch Perepelitsa – enchanté !

Je lève à peine les yeux sur lui et, déjà, je vois du sang frais de tchékiste bouillir sur les joues roses du jeunot. Fraîchement nommé cadre, le petit gars a visiblement intégré les services après la dernière vague de purges. Un aiglon qui s'est trompé de nid. L'animal est manifestement zélé, si jeune et déjà commissaire-enquêteur ! À l'heure où ses pairs partent mourir en rangs serrés dans les boucheries à venir, cette souris grise tamponne assidûment une condamnation à mort après l'autre. L'enquêteur Perepelitsa vient d'être récompensé par un appartement à Moscou, rue Gorki. Il ne s'est pas battu pour rien.

« Et ses voisins, me dis-je, ça ne doit pas être facile. Minos, le juge du royaume des morts, a dû prendre ses quartiers sur le même palier ; un étage plus haut, il y a

Hécate, la déesse des ténèbres. Et à l'étage du dessous, ce sont sans doute les lieutenants-colonels Thanatos et Hypnos qui font grincer les meubles sur le parquet... »

L'enquêteur Perepelitsa démarre au pas de course. Il passe ma biographie au peigne fin, s'enquiert de chaque millimètre de mon existence, du service militaire à la Grande Guerre patriotique¹. Il voudrait bricoler son verdict au plus vite. Mais je ne suis pas prêt à l'aider dans cette entreprise. La mort ne me fait pas rêver, tu t'en doutes.

- Alors, on fait l'énervé ?
- Pas du tout, camarade enquêteur...
- Je ne suis pas votre camarade !
- Ce n'est pas faux...

Et bien que Charon soit tout autant un fonctionnaire du NKVD que Perepelitsa, sa barque a le mérite de suivre un horaire fixe. Je préférerais éviter les premières traversées.

- Nesterenko, on a deux options : soit tu m'avoues tout honnêtement maintenant, le tribunal tiendra compte de ta coopération et rendra un verdict soviétique équitable, soit...

- Soit ?
- Soit il y a une deuxième voie... En tant que militaire, j'imagine que tu n'as pas besoin que je te fasse un dessin. Je dirais simplement que cette voie exige que j'applique toutes les méthodes opérationnelles à ma disposition...
- Toutes, carrément ?
- Oui, toutes les méthodes, Nesterenko !
- Eh bien, dans ce cas, c'est la voie que je préfère.
- Tu fais le malin, c'est ça ?
- Je souhaite que l'on utilise tous les moyens à disposition pour prouver mon innocence, citoyen directeur !
- Comme tu veux...

1. Nom donné à la Seconde Guerre mondiale en Union soviétique et en Russie.

« Très bien », grommelle Charon mécontent. Après avoir jeté son mégot, il donne un coup de rame et quitte le rivage.

Pour l'instant, nos routes ne se croisent pas encore.

N'ayant pas réussi à m'installer dans la barque du nocher, l'enquêteur Perepelitsa n'a d'autre choix que d'entamer un marathon d'interrogatoires long de plusieurs mois. Certaines de nos rencontres seront enflammées comme des rendez-vous amoureux, d'autres aussi abyssales que la douleur.

– Alors, Nesterenko, aujourd'hui, pour commencer : dis-moi en combien de temps un homme brûle.

– Quoi ?

– Je te demande combien de temps il faut à un homme pour brûler.

– Toute une vie ! Je m'exclame, en m'arrachant un poil de nez.

– Nesterenko !

– Un homme brûle en une heure et demie, camarade enquêteur.

– Je t'ai déjà dit que je n'étais pas ton camarade !

– J'implore votre pardon...

– Continue !

– Si la cause du décès est qu'on a été fusillé, ai-je ajouté posément et avec force détails, le petit seau de cendres contient aussi une ou deux balles.

– Les balles ne fondent-elles pas à une température si élevée ?

– Cela dépend de la balle...

– Je comprends... Continue ta déposition.

– Quoi de plus ?

– Nesterenko, reprends ta déposition là où tu t'es arrêté avec l'enquêteur à Moscou. Raconte-moi la nuit où le tchékiste Golov s'est présenté au crématorium et

a exigé que tu lui donnes les cendres de Zinoviev et de Kamenev¹, les anciens membres de la troïka...

– Très bien, je reprends. D’habitude, personne ne venait récupérer les balles dans la cendre...

– Pourquoi ?

– Parce qu’il n’y aurait pas eu assez de seaux pour toutes les balles...

– Allez, trêve de littérature !

– Je ne demande que ça...

– Donc, Golov est venu te demander les cendres de Zinoviev et de Kamenev, c’est juste ?

– C’est juste. En effet, cette nuit-là, Golov m’a prié de lui apporter les cendres de nos camarades soviétiques de haut rang Zinoviev et Kamenev, dont il a extrait les balles de ses propres mains, sous mes yeux...

– Pour quoi faire ?

– Qu’est-ce que j’en sais ? Peut-être qu’il voulait s’en faire de nouvelles dents ?!

– Nesterenko, on va se mettre d’accord tout de suite. On va se passer de tes blagues ! J’ai dit pas de blagues, t’as compris ?

– Oui...

– Des comme toi, j’en ai tout un paquebot ! Je t’interdis de gaspiller mon temps, pigé ?

– Et comment...

– Maintenant, continue ! Selon toi, pourquoi le citoyen Golov est-il allé chercher ces balles dans les cendres de Zinoviev et de Kamenev ?

C’est une excellente question, mais dois-je vraiment y répondre ? Penses-tu que le camarade enquêteur soit prêt

1. Révolutionnaires bolcheviques haut placés. En 1923, Grigori Zinoviev, Lev Kamenev et Joseph Staline s’associent pour former une alliance à trois dont Trotski est exclu. Accusés d’avoir fomenté une tentative d’assassinat contre Staline et trahi l’État soviétique, Zinoviev et Kamenev sont exécutés en 1936 dans le cadre des Grandes Purges.

à entendre ce que j'ai à dire ? Et même s'il me croyait, alors quoi ? Ça changera quoi que ce soit ? Ça orientera le cours des choses ? Les rituels internes au Parti sont choses raffinées et sophistiquées. Aurait-il besoin de son propre Virgile ?

- Réponds, je te dis !
- Je pense que Golov a obéi aux ordres, il a nettoyé les balles et les a amenées au camarade Iagoda¹...
- D'après toi, pourquoi Iagoda avait-il besoin de ces balles ?
- Difficile à dire...
- Alors, imagine !
- Comme c'est un homme sentimental, je pense que c'était pour son propre plaisir, caresse de l'ego ou plaisir de la vengeance, ou peut-être même les deux. Le général Guenrikh Iagoda a conservé ces balles dans le tiroir de son bureau un certain temps, mais après qu'il a lui-même été fusillé, ces artefacts mémoriels ont migré dans la *choufliadka* du camarade Iejov² qui, comme vous le savez, a aussi été éliminé...
- Qu'est-ce qu'une *choufliadka* ?
- Quand j'ai servi à Baranovitchi, en Biélorussie, c'est ainsi qu'on appelait le tiroir coulissant sous une table...
- D'accord. Continue à me parler des balles...
- À la mort de Iejov, on a dû proposer les balles au camarade Beria³, mais celui-ci, qui avant d'être intelligent était surtout superstitieux, a dû refuser...

1. Guenrikh Iagoda était un général bolchevique, président du NKVD de 1934 à 1936. Jugé au troisième et dernier procès de Moscou, dit « Procès des 21 », il a été fusillé le 15 mars 1938.

2. Chef suprême du NKVD de septembre 1936 à novembre 1938, Nikolai Iejov est le principal artisan de la mise en œuvre des Grandes Purges staliniennes. Il finit condamné pour trahison pour la tuerie de masse qu'il a perpétrée sur ordre de Staline et meurt exécuté le 4 mars 1940 à Moscou.

3. Bras droit de Staline, Lavrenti Beria est une figure clé du pouvoir soviétique de 1938 à 1953 et contribue à l'organisation